

## Sur la phobie

Charles Melman

(99) Comme je n'avais pas trop envie de reprendre pour vous ce que je développe en ce moment dans mon séminaire, dans la mesure où sans doute ça me remue d'une façon qui n'est peut être pas tout à fait encore stabilisée pour que je vous en fasse part, j'ai pris le parti de vous entretenir ce soir d'un autre sujet, dans la mesure où il est l'objet de journées prochaines à Paris, et ce sujet concerne la phobie.

La phobie, je dis bien d'abord *la* phobie parce que je crois qu'il est important pour nous de ne pas nous servir de ce terme d'une façon métaphorique, c'est-à-dire de mettre dans le même sac *la* phobie en tant qu'elle est cette affection, on ne peut pas dire que c'est une névrose, voilà déjà un point intéressant : pourquoi ne peut-on pas dire que c'est une névrose ? Est-ce une psychose ? On sait que ce n'est pas non plus une psychose. Déjà là un problème : cette entité donc, qui n'est pas névrotique et cependant riche de symptômes qu'est la phobie, mais *la* phobie en tant qu'elle concerne primordialement la relation du sujet à l'espace. Si nous n'individualisons pas (100) cette forme majeure de ce que l'on appelle *les* phobies en tant qu'on regroupe sous ce titre toutes les manifestations dites plus ou moins d'impulsions, si on opère ce regroupement, on introduit une confusion majeure dans l'appréhension de la structure en cause. C'est pourquoi je vous propose que nous commençons d'abord par spécifier que nous traiterons de *la* phobie, c'est-à-dire cette manifestation symptomatique singulière qui concerne la relation du sujet avec l'espace.

Si vous lisez ce travail plein de mérite de Legrand Dussaulle sur les phobies en tant qu'il décrit dans son langage très simple, très clair, un certain nombre de phobies qu'il a vues, vous verrez qu'il s'intéresse de façon très astucieuse à la particularité des espaces qui déclenchent un accès phobique. Ce sont des espaces tout à fait spécifiés, il ne suffit pas que ce soit de grands espaces, par exemple, une grande place, ça ne suffit pas, encore convient-il, par exemple, qu'elle soit déserte – il le note, très finement –, ou bien, évidemment une large avenue, ou bien, une cage d'escalier particulièrement imposante, ou bien une belle salle de théâtre ; le phobique qui se trouve là-haut au dernier balcon, et qui est là, paralysé,... une cathédrale,... Qu'est ce que ce catalogue est susceptible à nous, de nous enseigner ? parce qu'il faut bien passer par là, car si nous interrogeons le phobique, les renseignements qu'il nous donne ou bien recouvrent ce que les cliniciens ont déjà noté, ou bien ce sont des renseignements qui ne sont pas très riches, qui sont plutôt pauvres.

Un élément important à retenir, c'est que, ce qui déclenchera l'accès phobique, c'est, par exemple, chez le sujet qui se trouvera au balcon du théâtre, qu'il n'y ait plus rien entre lui et cet espace. Il suffirait qu'il soit placé de telle sorte qu'il y ait un bec de gaz, Legrand Dussaulle le note, qui vienne faire limite entre lui et la fosse qui est là devant lui, pour que ça aille bien, pour que ce soit possible ; ce qui ne va pas, c'est d'être ainsi immédiatement sans intermédiaire face à cet espace.

Alors, nous, comment allons nous nous déplacer nous-même la dedans ? Nous allons pouvoir faire une remarque sur le caractère de ces espaces, et qui va être éventuellement susceptible de nous renseigner. Ce que nous dirons en effet, c'est que ce qui réunit tous ces espaces, tous, c'est d'être organisés par des lignes qui concourent vers un point situé à l'infini et je vous mets au défi de trouver un espace phobogène qui n'ait pas ce caractère. Le type d'espace qui déclenche la phobie, c'est ça, c'est une disposition faite de lignes qui sont (101) organisées de telle sorte qu'elles concourent vers un point à l'infini, et ça vaut pour la cage d'escalier, les larges avenues, pour les places, l'architecture des salles de théâtre avec cet effet de perspective que vous savez. Nous pouvons dès lors ajouter que ce qui déclenche l'accès phobique, c'est la présentification par ce type d'espace de ce point à l'infini. C'est parce que ce type d'espace fait surgir par sa distribution quelque chose qui est le point à l'infini, c'est la présentification de ce point qui déclenche l'accès phobique. Inutile tout de suite de vous faire remarquer que ces espaces n'ont pas toujours existé.

Ce sont des espaces construits, et comme vous le savez, l'architecture s'est longtemps faite dans l'insouciance radicale d'une telle organisation. Dans une ville qui a pu conserver son caractère moyenâgeux, un phobique se sentira toujours bien à l'aise. C'est avec l'organisation de la perspective et le travail des peintres, et aussi la théorisation qui constitue la géométrie projective qu'on s'est mis à organiser les villes. Vous connaissez tous ces tableaux flamands où l'on s'essaie justement à la perspective, où l'on essaie d'organiser l'espace sur ce qu'il en serait d'un point à l'infini. En réalité, ces tableaux sont très souvent organisés par plusieurs points à l'infini, c'est pourquoi leur perspective est souvent dite maladroite, encore que nous, nous puissions du même coup leur trouver un certain charme, un caractère reposant, le fait que tout l'espace ne soit pas tendu par ce qui est là, ce truc qu'on ne voit pas ; il est derrière la toile, il est Dieu sait où, c'est le cas de le dire, mais tout cet espace qui est drainé par ce point s'est constitué, a émergé lentement.

Je veux pas faire ici de l'histoire de l'art, ni même de philosophie, car on pourrait se demander ce que, par exemple, Descartes doit à la mise en place de cette perspective par les peintres, puisque ce sont eux qui ont cherché à rendre compte de l'espace d'une façon qui soit autrement... pourquoi allais-je dire, autrement satisfaisante ? Ce n'était pas insatisfaisant, autrefois. Autrefois, avant cette organisation, ça supposait simplement que les points de vue étaient multiples et qu'il n'y avait pas un point de vue d'où s'organisait l'espace, voilà ce que ça voulait dire. Depuis, il y a eu cet effort, de rationalité, de mise en ordre, etc. et donc, l'invention de cet espace, et c'est au XVIII<sup>e</sup> en particulier que l'on s'est mis, siècle de la rationalité, à construire des villes nouvelles, par exemple après un incendie, on s'est mis à construire des grandes avenues rectilignes, coupées de grandes et de belles places, et ce sont ces espaces-là qui déclenchent les accès phobiques.

On pourrait également épiloguer sur le fait que ce n'est peut-être pas non **(102)** plus indifférent que ce soit à l'époque justement, du Roi Soleil, que l'esthétique ait même cru devoir organiser la nature elle-même sur ce modèle. C'est le célèbre jardin français que nous avons toujours, et je pense que si vous vous promenez à Versailles, dans les jardins de Versailles à un moment où ceux-ci sont peu fréquentés, il n'est pas impossible, que même si vous n'êtes pas phobique, vous éprouviez quelque bizarre effet d'être pris dans cet ordonnancement et dans ces lignes, toutes tendues par ce point à l'infini.

Pourquoi est-ce pour nous intéressant ? D'abord, parce qu'il semble bien que ce soit exact, que ce ne soit pas une approximation ni une analogie mais que cela se passe bien ainsi : autrement dit, nous sommes là en mesure d'introduire dans ces espaces si divers un ordre, une spécification qui, d'un point de vue clinique, sont intéressants.

Deuxièmement, parce que nous pouvons dire quelque chose de plus sur ce point à l'infini, et peut être d'assez étrange : par ses effets, tout nous laisse à penser que ce point à l'infini qui ne figure pas dans la toile, vers lequel les lignes concourent, que ce point à l'infini vaut pour nous comme présentification du regard. Le regard, en tant que dans les catégories lacaniennes, il figure comme objet *a*, et que c'est ainsi son émergence dans l'espace de la représentation, de ce point, de ce regard, qui serait susceptible de provoquer... quoi ? Là, il nous faut assurément un minimum d'analyse sur ce qu'est l'angoisse du phobique. Qu'est-ce que c'est que ce sentiment de paralysie et de blocage soudain ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça se situe où ? Au niveau de quelle instance ? Est-ce que ce sont simplement les effets des centres inhibiteurs ? Qu'est-ce qui fait que le sujet est pétrifié, qu'il ne peut pas bouger, et qu'il a le sentiment que... que quoi ? Je crois que nous pouvons dire qu'il y a là deux dispositifs différents qui agissent comme présentifiant ou comme actualisant cette angoisse.

L'un est ce sentiment de dissolution de soi où nous pouvons lire, nous, la chute de cette instance imaginaire qui s'appelle le Moi, instance qui est tout à fait essentielle dans la régulation, non seulement tonique, statique, mais aussi motrice. Vous en avez tous fait l'expérience lorsque vous éprouvez quelque petit malaise d'identité pour une raison quelconque, lorsque vous ne savez plus très bien où vous en êtes et ce que vous faites, vous vous trouvez maladroit, dans votre motricité, dans vos déplacements, dans vos gestes, vous vous cognez. Inversement, lorsque vous vous sentez assuré, fixé dans votre **(103)** image, vous pouvez avoir cette grâce, cette souplesse – à condition que vous l'ayez, bien entendu –, enfin, cette mobilité qui peuvent éventuellement être les vôtres. Il y a une rupture abusive entre les concepts de la psychanalyse et ceux de la neurologie, et il m'est arrivé d'avoir avec des neurologues des discussions là-dessus mais il est étrange que les neurologues ne se soient jamais attachés à des phénomènes aussi banals. Ce qui se passe pour le phobique au moment de son accès d'angoisse, c'est que son Moi a disparu, et qu'effectivement il se trouve du même coup exposé à une inhibition, une paralysie motrice, car il est assez difficile de se mouvoir lorsque l'on n'a pas cette image de soi-même, puisque c'est au titre de cette image qu'on se déplace dans l'espace.

L'autre trait est que, manifestement, l'espace lui-même du même coup semble comme mangé par ce regard, semble comme collabé. Ce n'est pas seulement parce que le Moi à ce moment-là fait défaut, mais c'est aussi comme si cette espèce de toile, cette espèce d'écran qui pour nous constitue l'espace – même avec une certaine profondeur, mais c'est un écran tout de même, nous avons toujours le sentiment de nous déplacer comme sur un écran, comme au cinéma –, c'est comme si cet écran s'était enroulé et comme si cette qualité propre à l'espace, je veux dire de constituer un champ dans lequel il est possible de se mouvoir, comme si cette qualité avait soudain disparu. C'est-à-dire que tout se passe comme si l'émergence dans le champ perceptif du regard était quelque chose susceptible d'abolir la dimension de l'imaginaire, comme si soudainement il y avait une des trois dimensions qui se trouvait disparue, métabolisée, la dimension de l'imaginaire.

Alors, je vais très vite dans tout cela, ralentissons un petit peu et réfléchissons et discutons.

D'abord, il n'y a pas que dans la phobie dont je parle, c'est-à-dire la relation à l'espace ; que faire par exemple de la phobie, tout à fait banale, des autoroutes, fréquente. Remarquez la chose curieuse : pas tellement des routes, mais des autoroutes. Quand le sujet se trouve sur l'autoroute, éventuellement pour lui, apparaît le malaise. Il y est venu par une route nationale, départementale, qui serpentait joyeusement dans les près... il est là arrivé sur son autoroute. Vous voyez là quelque chose qui va plutôt dans le sens de la vérification de ce que je racontais, c'est-à-dire qu'il est là effectivement sur un chemin dont les deux lignes évidemment sont particulièrement propres à soutenir la **(104)**présentification de ce point à l'infini, y compris la nudité de cet espace, la médiocrité de la végétation, donc le fait d'être ainsi exposé à la lumière. Là, ça tient, c'est même plutôt un argument en faveur de ce que je raconte. Mais direz-vous, d'abord dans l'angoisse, ce qui se produit à ce moment-là, c'est aussi la crainte de ne pas pouvoir sortir quand on veut, c'est-à-dire d'être dépendant de la prochaine sortie et d'être ainsi d'une certaine façon coincé. Il y a aussi cet élément un peu claustrophobique qui s'y ajoute ; que faites-vous de ça ?

Et puis d'autre part, il y a cette autre phobie qui est bien connue, qui est celle des chemins de fer, phobie célèbre : que faites-vous de la phobie des chemins de fer ? Alors évidemment, les deux voies ferrées sont exemplaires de ces deux rayons, comme s'ils venaient tout droit de cet oeil ; vous connaissez, les anciennes théories sur la vision qui attribuaient à la vue le pouvoir de faire émerger des rayons qui, partant de l'oeil, venaient cogner sur les objets... Ce n'était pas idiot du tout, il y a toujours une part de sagesse dans les idioties, parce que ces lignes dont je parle peuvent parfaitement s'entendre comme étant aussi bien les rayons qui viendraient de cet oeil qui est supposé supporter le regard. Mais enfin, le chemin de fer ?...

C'est sans doute à cet endroit-là qu'il nous faut associer, avancer, nous mêmes ne pas rester sur place, mais avancer dans ces considérations, et bien considérer que l'élément qui déclenche l'angoisse peut être repris de ce que j'indiquais tout à l'heure et que signalait Legrand Dussaulle c'est-à-dire le fait que face à l'espace, au trou, le sujet se trouvait exposé sans intermédiaire, sans rien auquel il puisse se rattraper, sans rien qui fasse limite entre lui et ce trou, et cette limite, je dis bien peut être purement, simplement, pas forcément quelque chose qui ait une *portée* physique quelconque, mais simplement le signe de la limite entre lui et ce trou.

La phobie des chemins de fer, et aussi bien cet élément claustrophobique qui se retrouvera par exemple dans la phobie des autoroutes, nous mettent sur la voie, si j'ose dire, de ceci : le sujet est là dans l'angoisse d'être pris dans un système de transport qui puisse, sans qu'il ait rien à quoi se raccrocher, le mener, le faire tomber, fût-ce à son corps défendant, sans qu'il puisse descendre en cours de route, sans qu'il puisse s'échapper, sans qu'il puisse tirer la sonnette d'alarme, qui puisse le mener à ce trou. Quelque chose comme l'angoisse d'être entraîné à son corps défendant, et sans rien pouvoir y **(105)**opposer, l'angoisse d'être aussi entraîné, transporté dans une extrémité vécue comme mortelle. C'est-à-dire que, par l'évocation de ces formes cliniques, nous avons un enrichissement de ce que j'évoquais tout à l'heure, puisque nous voyons là un élément supplémentaire venir aider notre tentative de comprendre les phénomènes phobiques. Tout à l'heure, nous avons juste, en quelque sorte, la mise en place de ce regard, c'est-à-dire en dernier ressort, de ce qui ne se supporte que d'un trou, et nous avons dans le second cas qu'ici j'évoque, le fait que l'angoisse surgit à l'idée d'être pris dans un système automatique, mécanique, qui puisse vous amener jusqu'à cette extrémité. Dans le rêve, c'est en règle générale au moment où vous basculez dans le trou que le réveil se fait, c'est-à-dire qu'en quelque sorte se trouve préservée la dimension du réel ; c'est au moment où le réel risquait de s'abolir, que le rêveur se reprend, angoissé, mais en tout cas, c'est le moment où se produit le réveil, sauf que pour le phobique, évidemment, il y a le risque de se trouver pris dans une espèce de cauchemar sans qu'il puisse en quelque sorte s'en dégager.

Alors, il faudra bien à ce moment-là considérer cet autre élément clinique qui appartient aux troubles de

la relation à l'espace et qui semble contredire ce que j'essaie de mettre en place et qui est la claustrophobie. Pourquoi les espaces, contrairement aux grands espaces, ces espaces ordonnés par de grandes lignes, organisés comme je l'ai évoqué, pourquoi les espaces fermés, intimes, sont susceptibles de déclencher le même accès ? C'est là un des paradoxes de cette affaire, et le risque, évidemment, est que nous nous livrions à des amalgames ou à des analogies grossières, ou bien que nous renoncions tout simplement à comprendre. Je crois que pour saisir ce qui se passe dans la claustrophobie et qui peut concerner l'espace familial, l'espace qui autrefois protégeait de la phobie, il faut réfléchir, et je crois que j'ai abordé avec vous cette question de ce qu'est l'espace intime, qu'on appelle familial, l'espace où l'on est chez soi.

La phobie nous permet de comprendre la singularité de cet espace, ce qu'on appelle le chez soi, le *home*, le *Heim*. C'est un espace qui est toujours, même quand nous n'y sommes pas, même quand il est vide, un espace habité. Même si vous êtes laïque, même si vous n'avez aucun penchant pour le spiritualisme, ce qui caractérise le *home*, c'est d'être un espace habité. Chez les Romains qui n'étaient pas plus religieux que ça, il était spécifié et éclairé par la présence des dieux Lares et du foyer qui était entretenu ; c'étaient des éléments dont la portée symbolique s'est abrasée avec notre soi-disant progrès. (106) Peut-être vivrions-nous beaucoup mieux dans nos maisons si les choses à cet égard disposaient des manifestations qui les rendent sensibles. En tout cas, ce qui caractérise votre maison – et en tant que cela la distingue de celle du voisin, et ce pourquoi vous ne vivrez pas de la même façon dans telle maison ou dans telle autre –, c'est qu'il y a un fantôme qui est là, qui peut être aussi bien le fantôme de vos ancêtres, si c'est une maison familiale, ou bien même si ce n'est pas une maison familiale, celui que vous aurez introduit par la présence des objets auxquels vous tenez, ces objets familiaux, des portraits, des photos, et même si vous n'avez pas tout ça, du simple fait que vous y habitez il y a cette présence-là dans votre *home*, de cet Autre, ce grand Autre spécifié par Lacan, mais en tant que dans votre *home*, il y a cette tentative en quelque sorte d'affirmer votre identité et votre filiation avec lui.

L'espace de l'intimité, c'est un espace qui est organisé par cette présence. C'est pourquoi il est tout à fait normal que quand une femme rentre chez elle, elle commence par regarder sous les lits et dans les placards. C'est tout à fait normal, parce que effectivement, elle sait bien qu'il devrait y avoir là quelqu'un, c'est quelqu'un dont l'identité avec soi et avec sa lignée est affirmée, mais on n'en est jamais tout à fait sûr, d'où le côté éventuellement un petit peu inquiétant. C'est peut-être aussi un intrus, n'est-ce pas ? N'est-ce pas un intrus qui s'est introduit ?

Le *Heim*, c'est du même coup, comme vous le voyez, parler de *l'unheimlich* ; il y a ce metteur en scène qui a merveilleusement su rendre compte au cinéma de la façon dont le *Heim* pouvait devenir *unheimlich*, comment ce qui paraissait le plus intime, le plus garanti, le plus chez-soi, avec un tout petit virage, quelques éclairages, rien du tout, ça devient brusquement inquiétant. Vous avez reconnu Hitchcock dans ma description, bien entendu, et il a constamment joué très finement de cette dimension.

Donc, on comprend pourquoi le phobique a un espace préservé, l'espace où il n'est pas angoissé, qui est celui du *Heim* ; c'est parce que l'espace du *Heim*, c'est un espace qui est en quelque sorte habité par cette présence qui se trouve assurer son identité. Ce qu'on appelle l'espace extérieur, est, si je puis dire, ordinairement en continuité avec cet espace du *Heim*, ordinairement, il est sans solution de continuité, le même Dieu, même si le Dieu de la maison est un dieu privé, ordinairement il appartient au Panthéon qui organise l'espace public. Il est l'un des saints du Panthéon public. Mais il y a des (107) circonstances d'abord, où ce dieu privé n'est pas le même que le dieu public, c'est un phénomène culturel banal qui ne déclenche pas forcément des phobies, mais qui déclenche en tout cas sûrement des manifestations et des modalités particulières de relation à l'espace et à la vision.

Et puis, il y a ce qui se passe chez le phobique, qui est que l'imaginaire semble être ainsi restreint au domicile, à l'espace du domicile, et s'arrêter dès que l'espace de la porte ou de l'escalier franchi, c'est fini.

Alors, là vous me poserez bien entendu une question très pertinente et à laquelle j'aurais beaucoup de peine à répondre : j'ai dit tout à l'heure que dans la phobie nous assistions au fait que l'imaginaire se trouvait soufflé, et maintenant je dis que, oui mais dans la phobie, il y a un espace qui est préservé, c'est la dimension de la maison, du *Heim*... Alors, je suis bien en train de me contredire, parce qu'il suffit que cette dimension de l'imaginaire soit préservée, fût-ce de façon limitée, pour que, dès lors, elle existe et donc il est inexact d'avancer comme je le fais, que dans la phobie, ce devant quoi nous nous trouvons, c'est une dissolution de la dimension de l'imaginaire, mais justement il ne me paraît pas impossible, et je dois dire que ça m'arrange assez bien, du fait de la particularité de cet espace intérieur, de penser que c'est un espace, celui-là, qui n'est plus organisé par l'imaginaire, mais qui est un espace qui n'est soutenu

dans sa consistance que par son administration symbolique. C'est pour cela que cet espace n'est pas en mesure de s'étendre : sa limite en quelque sorte – il y a des phénomènes très curieux –, au fur et à mesure que le phobique s'éloigne de son domicile, c'est comme si les ondes de réception et réassurance qu'il recevait depuis cet émetteur, allaient en s'affaiblissant de plus en plus rapidement jusqu'au moment où plus rien ne le soutient ; comme s'il y avait une espèce de centre avec des ondes qui se propagent, mais qui très, très vite s'affaiblissent, c'est-à-dire que dans cette distribution-là, nous nous trouvons devant un phénomène qui n'est pas de l'ordre de l'imaginaire, mais devant un phénomène qui nous laisserait penser que l'espace du *home* ne conserve son caractère d'espace et son caractère protecteur que parce qu'il se trouve immédiatement recouvert par le symbole que j'évoquais tout à l'heure et qui constitue l'organisateur de ce lieu.

Je veux dire que cet espace vaut non plus tant comme espace que comme bulle du symbolique, pour le dire comme ça, capsule du symbolique, et je dis capsule pour bien témoigner que ce serait quelque chose qui échapperait à **(108)**cette organisation plane propre à l'imaginaire et dès lors tendue par ces lignes de force dont je parlais tout à l'heure. Nous savons de même que pour chacun d'entre nous – puisqu'un cinéaste, un artiste, est capable d'en jouer pour tous les spectateurs –, ce *heimlich* est capable de se transformer en *unheimlich*, nous pouvons retenir que l'élément claustrophobique éventuel du phobique relève d'une circonstance du même type qui je crois est consistante et cohérente avec les concepts dont nous nous servons.

Je pense également que, en cours de route, vous avez pu également remarquer ceci : après tout, la phobie, c'est quelque chose de très répandu ; tout se passe comme si, au fond, chez chacun de nous il y avait une virtualité phobique qui, en telle ou telle circonstance, pouvait avoir l'occasion de se manifester. C'est là sans doute quelque chose d'intéressant puisque cette très grande expansion de la phobie, cette familiarité intuitive que nous pouvons avoir avec elle nous renvoie évidemment à la question cette fois-ci de son déterminisme.

Evidemment, nous allons faire la révérence qui convient à la phobie de Freud, que vous connaissez, phobie des trains, phobie de Rome, d'aller à Rome, de se rendre à Rome, l'un des éléments qui vous permet d'éclairer les deux, aussi bien les trains, phobie passagère, banale, que la phobie de Rome, c'est une petite note que vous trouverez dans *La Science des Rêves*. Une petite note de rien du tout, où il rappelle simplement que, d'après les Tarquin, celui qui avait possédé sa mère entrerait dans Rome. Vous voyez comment aussi bien dans ce qui fut cette phobie discrète de Freud pour les trains et qui fut rapportée par lui-même au fait qu'il avait vu sa mère se déshabiller nue dans ce train alors qu'il avait trois ans, voire quelque chose entre ses parents, etc., ce fait d'être entraîné ainsi Dieu sait où, cette histoire à propos de Rome que je vous rapporte qui est signalée par Freud comme il se doit, nous voyons que ça colle...

Alors, qu'est-ce que c'est que cette situation où l'on se trouve dans un rapport à ce qui est à tous notre chemin de fer principal, notre grande ligne de chemin de fer, c'est-à-dire le grand Autre, puisque c'est par lui que nous sommes pris pour un voyage, dont nous n'avons pas toujours la faculté de descendre à la station qui nous plairait ? Alors qu'est-ce qui fait que dans la phobie, peut-être pour nous tous, en un certain temps de notre développement, nous étions ainsi dans un type de rapport avec ce grand Autre qui **(109)**faisait qu'il était susceptible de nous entraîner, sans que nous puissions résister et sans limite jusqu'à nous faire tomber dans le trou, c'est-à-dire nous mener vraiment au pire, pourquoi pas l'inceste ? voire la proximité de cet objet incandescent, de ce trou incandescent qu'est le regard.

Il suffit, je pense, que je l'image de cette façon-là pour que vous saisissiez que c'est le rapport au grand Autre en tant que pour le sujet il n'est pas marqué par la castration. Qu'est-ce qui fait la limite ? la barre, la barrière qui fait que vous ne tombez pas dans le trou, que vous vous retenez, et vous savez que là on peut s'arrêter, on est tranquille, on ne va pas basculer, on ne va pas passer par-dessus, c'est évidemment la castration. C'est elle qui fait que, bien que vous ne puissiez pas descendre où vous voulez, vous avez quand même le sentiment que néanmoins vous pouvez prendre un peu de distance par rapport au voyage. Vous pouvez réfléchir sur le voyage. Vous pouvez prendre des raccourcis, certains prennent des raccourcis, plus ou moins heureux d'ailleurs, d'autres essaient de le rallonger. Autrement dit, grâce à la castration, vous avez dans l'Autre justement, cette place, ce *Heim*, cette demeure, cette maison, et grâce à la castration, vous avez aussi le fait que l'espace auquel vous avez affaire est ordonné, si je puis dire, par le même Dieu que celui qui vous a accordé votre privé, qu'il n'y a pas entre le privé et le public de hiatus, que vous avez autant de droits dans le privé que dans le public, et effectivement il y a pour chacun de nous ce moment que rétroactivement nous pouvons construire comme étant ce moment antécédent de la castration, je veux dire ce moment d'un rapport à l'Autre qui fut assurément pour l'enfant marqué

d'angoisse, et qui est ce moment où justement la présence réelle de l'objet est nécessaire à l'enfant pour le protéger contre l'angoisse. C'est le moment du jeu de la bobine partie, mais pas tout à fait, je peux toujours la faire revenir, partie, mais pas pour de bon, c'est aussi bien le moment de l'objet intermédiaire, de l'objet... comment Winnicott l'appelle-t-il ? transitionnel.

C'est sans doute pour cette bonne raison qu'il y a, premièrement, vraisemblablement cette virtualité phobique chez chacun de nous, et c'est sans doute aussi pourquoi nous pouvons dire que la phobie n'est pas une névrose, puisque, à ce moment-là en tout cas, elle n'est pas construite sur un refoulement, elle est un temps, elle est un moment.

Dans certains cas, par exemple, n'y aura-t-il pas des façons d'essayer de **(110)** régler son compte à la fonction paternelle, par exemple, qui déboucheront sur une phobie ? Voilà évidemment une question à laquelle nous sommes conduits à réfléchir sans évidemment nous empresser de répondre. Quoiqu'il en soit, ce que nous saisissons bien, c'est que dans la mesure où il s'agit là d'un évitement de la castration, du même coup, la détermination sexuée reste flottante, incertaine, et c'est sans doute aussi l'un des éléments qui contribue en quelque sorte à cette fragilité du Moi.

Pour le dire autrement, dans la phobie, pour le sujet – il faut mettre là le sujet entre guillemets, puisque si ce sujet était, si je puis dire, constitué, justement, il ne serait plus phobique –, le Drame, c'est que ce qu'il croyait être un sujet, est susceptible de se dissoudre et il ne sait plus qui il est ; c'est un sujet qui ne tient pas, sauf à se maintenir dans quelque lieu privilégié, c'est que ce sujet ne trouve pas dans le grand Autre cette référence à au moins un Père qui lui permettrait d'asseoir son identité, sa forme, et du même coup son domicile, et c'est parce qu'il ne la trouve pas, ladite référence, qu'il va faire fonctionner – là aussi, il y a un problème, mais sérieux-les, parce que je vous aborde ça de façon un peu directe –, qu'il va faire fonctionner cette représentation, éventuellement celle de l'animal que vous savez, et qui à cette place et en ce lieu, va lui servir de référence.

Autrement dit, il va peupler ce trou, qui est source d'angoisse, de quelque chose, de quelqu'un, est-ce qu'un animal doit être appelé quelqu'un ou quelque chose ? C'est entre les deux, un animal ; ce n'est ni quelque chose, ni quelqu'un, c'est ça qui est fascinant chez l'animal. Ce n'est pas une chose et ce n'est pas un sujet, c'est un animal... Donc il va peupler ce trou de cet animal qui dès lors, va fonctionner comme substitut de cet au moins un père, mais si cet animal est susceptible pour l'imaginaire – vous voyez, je reparle de l'imaginaire – de représenter la force vitale, c'est-à-dire investir le trou, le faire habiter par la force vitale – je dis ça comme ça pour ne pas dire le phallus –, un cheval, quelle merveilleuse représentation de la force vitale, cela peut être n'importe quel animal, mais par contre, évidemment le sujet reste vis-à-vis de lui dans une relation indéterminée quant à ce qu'il en est de son identité, puisque la présence de cet animal dans l'Autre ne lui permet pas de résoudre sa propre identité, fût-ce sur le mode totémique ; il pourrait en manger, après tout ; ou fût-ce comme le fait le petit Hans, à s'identifier au cheval ; il le fait ; vous lirez l'observation et vous verrez comment le petit Hans se livre à des jeux où il joue à être le dada ; mais cela reste un dispositif fragile, lié au **(111)** maintien de circonstances réelles, c'est-à-dire aussi bien la présence de cet animal que la présence de celui qui doit, comme vous le savez, accompagner, être l'accompagnateur du phobique.

Mais en tout cas, je crois que là vous pouvez saisir pourquoi le phobique a besoin d'un accompagnateur. Il a besoin d'un accompagnateur parce que son identité ne se supporte que sur le mode de la relation en miroir, je veux dire que dans la mesure où elle ne peut pas se soutenir de la relation dans le grand Autre à ce père fondateur, eh bien elle ne peut plus se soutenir pour faire figure humaine, que dans la relation à un petit autre, à un semblable, dont il est donc indispensable qu'il soit là constamment dans un dispositif en miroir. Si vous étudiez, si vous accordez quelque attention à la particularité, je dirais aux particularités érotiques de la relation avec l'accompagnateur, vous verrez que ce qui fait son choix. Ce n'est pas seulement que ça doit être quelqu'un de la maison, ou il faut que ce soit un parent et pas la bonne... Il faut que ce soit quelqu'un qui entre dans une certaine dimension érotique avec le phobique, c'est-à-dire que cette qualité-là existe, et donc, ce que vous voyez dans la phobie, c'est comment la relation au semblable est nécessaire pour venir suppléer la carence de la relation au grand Autre à ce qui viendrait donner identité, non plus imaginaire, mais symbolique à partir du grand Autre.

Je vous invite fermement, si vous ne l'avez déjà fait, à accorder votre attention à la spécificité de la relation du phobique avec ce partenaire, ce que j'appelle l'accompagnateur, mais il faudrait lui trouver un meilleur terme, son double, et vous verrez que c'est une relation très puissante, une relation très riche et qui se caractérisera inévitablement d'être marquée d'exigences qui à l'évidence, justement, sont hors castration. Je veux dire que c'est une relation duelle, qui se distingue par ceci de chercher à être complète, à être totale, fusionnelle, et il n'est pas rare que l'accompagnateur se prenne, je dirai, à la puissance de

l'appel et à la qualité érotique engagée dans cet appel, et qu'il participe à sa façon, bien sûr, à la disposition phobique.

Au point où nous en sommes, quelque chose d'important surgit, mais je ne vois pas comment... j'ai déjà l'impression de vous sortir tant de choses massives... Quelque chose d'essentiel surgit qui serait de penser à une spécificité du nouage borroméen dans la phobie, mais c'est un point que je ne développerai pas ici ce soir parce que j'ai déjà le sentiment d'être comme ça très rapide sur ce que je vous rapporte. Par contre, je voudrais attirer votre (112)attention sur deux points : l'un qui reste un point théorique, et l'autre qui est un problème pratique, un problème thérapeutique.

Le problème pratique est le suivant : c'est toujours la même chose, j'ai dit tout à l'heure que ce qui se passait dans la phobie, c'était une dissolution de la dimension de l'imaginaire, et voilà qu'il y a un instant, j'ai réintroduit cette dimension quant aux tentatives de guérison opérées par le phobique, c'est-à-dire la constitution d'un animal phobogène qui le protège contre l'angoisse, animal phobogène et aussi fétiche. Il y a eu un travail qui n'était pas mal là-dessus dans un des premiers numéros de *Scilicet*, « transformation en fétiche d'un objet phobique ». Très bien observé ; c'est extrêmement banal. Comment comprendre cela ? Je veux dire, le cheval mis à cette place, est-ce que nous pouvons par exemple le tenir pour équivalent à ce qui serait une espèce de première opération de refoulement ? C'est-à-dire que si ce qui fait défaut au phobique, ce serait par exemple la carence d'un refoulement originaire, d'un refoulement fondateur, est-ce que nous pourrions voir dans l'émergence de cet animal la mise en place, l'orthopédie venant tenter de guérir la chose et substituer un autre refoulement à celui qui n'aurait pas fonctionné ?

Ou bien, est-ce que n'aurions-nous pas à penser que ce n'est pas là le refoulement qui opère, ce n'est pas le refoulement d'un élément à proprement parler symbolique, mais que c'est en quelque sorte une organisation de l'espace comme si c'était un élément purement imaginaire qui se trouvait refoulé ? Peut-on dire une chose pareille ? En tout cas, ce qui est certain, c'est que l'espace du phobique est organisé à partir de ce moment-là comme étant marqué d'un interdit. Je veux dire alors que l'espace commun est au contraire, au prix de la castration, marqué par ceci que vous pouvez vous balader où vous voulez, vous ne risquez rien, ni de commettre d'impair, ni de franchir quelque limite, l'espace du phobique est construit comme si cet interdit, qui ne s'était pas organisé dans le registre du symbolique, venait là en quelque sorte se présenter dans l'espace, c'est-à-dire comme s'il ne fonctionnait que dans le registre de l'imaginaire, mais comme si du même coup, la dimension de l'imaginaire se trouvait reconstituée, fût-ce au prix de cette amputation. Sans doute est-ce là le mode de guérison, je dirais habituel, du phobique, c'est-à-dire retrouver à sa disposition aussi bien l'espace que l'image de soi, mais au prix de cette limitation, dans l'espace, au prix d'un interdit dans l'espace et au prix d'une approche vécue comme menaçante, angoissante.

(113) Pour saisir cela, il faudrait bien entendu essayer de se servir des noeuds borroméens mais je dis bien, ça va bien comme cela, laissons ce soir les noeuds borroméens de côté et intéressons-nous davantage à cette question que je trouve pour ma part très difficile. J'apprécierais que vous me donniez vous-même votre avis sur ceci : c'est que s'il y a des phobies qui sont en quelque sorte non névrotiques, comment allez-vous les traiter ? Comment allez-vous les guérir ? Je veux dire, si elle est névrotique, s'il y a une phobie qui est liée à une tentative de refouler ou de dénier, je ne sais pas quel est le processus, pas de refouler, ça ne peut pas être de refouler, le refoulement, ce serait une opération salvatrice, mais de dénier par exemple le Nom du Père, on peut penser là que la phobie peut trouver son issue dans quelque chose qui serait la levée de ce refoulement et l'acceptation en quelque sorte, l'acceptation ou pas, mais en tout cas, la reconnaissance de ce fait que castration il y a. Mais s'il s'agit d'une phobie non névrotique...

Pour le petit Hans, par exemple, de quel type de phobie s'agit-il ? Il est clair que dans la famille, tel que nous le savons, il y a une filiation qui est récusée, c'est la filiation paternelle, la mère n'en veut pas, ça ne l'intéresse pas, et comme Freud le laisse entendre, et comme Lacan l'a remarquablement individualisé, un des problèmes pour Freud, c'est justement de savoir sur quel train, dans quel train il doit monter, quel est le train qui doit organiser son voyage, puisque la filiation paternelle, il ne peut pas s'en réclamer, puisque s'il s'en réclame, il a une grand-mère du côté paternel, mais il n'a plus de mère, ça, la mère, elle ne veut pas en entendre parler du petit Hans en tant que fils de son père, elle n'en a rien à faire.

Mais par contre, à la rigueur, il a cette autre solution qui est de se raccrocher à la filiation du côté maternel, celle dont les filles, ses soeurs, semblent tellement heureuses. Alors, évidemment il fait ce calcul : ce sont les hommes qui font les garçons et les femmes qui font les filles, puisque c'est séparé, puisque les enfants naissent en quelque sorte par génération, non pas du rassemblement du couple, mais viennent d'un côté ou viennent de l'autre, et puis finalement, comme vous le savez, il va se décider, et c'est en tout cas ce que nous savons, il va se décider à adopter une filiation, c'est-à-dire à sortir de sa

phobie, en acceptant, en se reconnaissant une filiation du côté maternel mais, par l'exemple qu'il a sous les yeux, c'est là une filiation qui en quelque sorte ne vaut que d'engendrer des femmes phalliques. C'est pourquoi, fera remarquer Lacan, c'est à la fois ce type qui constituera l'idéal aussi bien (114) amoureux qu'identificatoire pour le petit Hans.

Ce que nous voyons à propos du petit Hans n'est pas simple. Pouvons-nous dire chez lui que c'est une anté-castration ou bien n'est-ce pas justement parce qu'il a bien vu chez la mère qu'il y avait défense contre la castration, c'est-à-dire tentative de l'annuler, et donc d'organiser une espèce de filiation imaginaire, où les filles seraient, avec ce père-là, les hommes véritables, et finalement, il est monté dans ce train-là, c'est-à-dire au prix de ce qui peut apparaître, vous savez dans les fantasmes du plombier, comme une castration... le plombier, le réparateur vient, il dévisse, il remet, mais, je dirai pour un train organisé pour un drôle de voyage.

Ce qui est important, c'est évidemment le rôle qu'a joué Freud dans l'histoire, c'est-à-dire que Freud est intervenu comme justement ce référent, ce dieu, ce père, puisqu'il était un peu le père de la famille, Freud, il était l'autorité, il est intervenu comme ça, et c'est comme ça qu'il n'a pas fait d'analyse au petit Hans. On ne peut pas dire que le petit Hans ait fait une analyse, il y a eu une intervention qu'on peut appeler une espèce d'intervention miraculeuse.

Nous, pouvons-nous en prendre exemple dans notre pratique ? Pouvons-nous répéter ce genre d'affaire ? Pouvons-nous mettre à cette place, si tant est d'ailleurs que le sujet nous l'accorde, voire pouvons-nous organiser une mise en scène – pourquoi ne pas aller jusque-là ? –, une mise en scène où l'on ferait intervenir quelqu'un supposé détenir cette fonction.

Au cours des journées qui auront lieu, nous entendrons, il y aura un compte-rendu d'une observation, et qui concerne, c'est extrêmement troublant, la reproduction accidentelle, accidentelle, ça n'a pas été fait exprès, à l'occasion d'une phobie d'adulte, chez une femme, la reproduction accidentelle *de* la même situation, il s'est trouvé que dans la relation duelle entre cette femme phobique qui avait une phobie, je ne dévoile rien en disant ces choses, qui avait une phobie des cafards qui étaient censés peupler sa cuisine, et qui de ce fait ne pouvait en aucun cas pénétrer dans sa cuisine, qui était assez handicapée dans sa vie familiale par cette circonstance, la reproduction purement accidentelle dans cette relation duelle d'une intervention tierce qui a fonctionné comme celle du professeur, a provoqué la guérison de la phobie, et évidemment, cette personne s'est trouvée crier au miracle, et à partir de ce moment-là, elle a pu se remettre à se balader dans sa (115)cuisine, le mari est tout à fait réconcilié, c'est l'enchantement.

C'est simplement pour vous signaler combien ce dispositif n'est pas quelconque ; nous ne pouvons pas le tenir dans l'observation du petit Hans pour étant comme ça une sorte de hasard qui s'est produit une fois et nous n'y pensons plus, nous avons au contraire à le penser et nous avons à le penser, je dis bien pas du tout pour organiser nous-mêmes volontairement des sortes de manipulations et psychodrames, mais pour réfléchir sur ce qui est en cause dans la phobie. Ce genre de situation nous offre, je crois, un bon exemple, parce que le problème du traitement de la phobie par la cure analytique ne paraît pas à ce jour avoir été par les analystes dans leurs écrits ni dans leurs réflexions dûment codifié. Je ne crois pas du tout que vous trouviez là-dessus des indications très éclairantes, alors que les phobies sont nombreuses et qu'elles viennent en analyse. C'est donc une raison supplémentaire pour que nous nous interroguions dans une observation très ancienne qui doit dater d'une trentaine d'années.

Je me souviens d'un analyste célèbre qui s'appelait, je dis qui s'appelait, puisqu'il a défunté, il s'agissait de Nacht, qui racontait comment dans une cure de phobique, d'agoraphobique, pour montrer au patient qu'il ne risquait rien, il avait mis son manteau et son chapeau, l'analyste, et qu'il était descendu avec lui se balader dans la rue et que ça avait eu les meilleurs effets. Que l'analyste ait fait cela est simplement, je crois, une illustration des difficultés théoriques de la cure, puisqu'il est bien évident en agissant ainsi qu'il opérait dans le registre de la suggestion. Le problème était de savoir s'il conservait là sa place de grand Autre ou s'il basculait dans la position du petit autre, c'est-à-dire d'être un accompagnateur quelconque, ou si le fait d'être au lieu du grand Autre était susceptible de valoir pour de bon et de façon définitive, car on comprend que ça ait pu avoir des effets satisfaisants pour le patient, mais outre le fait, comme vous le voyez, qu'il s'agit de ce qu'on pourrait appeler plutôt une thérapeutique comportementaliste, avec aussi un certain nombre de résultats, des résultats inévitablement limités, bien entendu, comme tout ce qui rentre dans le registre de la suggestion. La suggestion, c'est très puissant puisque par définition nous sommes tous éminemment suggestibles, nous passons notre temps à être suggestionnés.

Ce n'est pas parce que l'hystérique tombe à la renverse quand on agite un petit machin qu'elle est un cas pathologique, car nous-mêmes, nous ne cessons (116)pas de... nous sommes sous hypnose, c'est pourquoi



Lacan dit aussi bien qu'on ne sort du rêve de la nuit que pour entrer dans le rêve de la journée, on ne sort pas du rêve. Mais si je rapporte ce cas, l'attitude prise par cet analyste, c'est simplement que s'il a fait cela, c'est que vraiment il ne se sentait pas d'autre moyen, il ne se sentait pas d'autre recours, et je crois que c'est ce que nous avons, entre autres, à essayer de continuer de penser et d'élaborer.

Voilà, alors, je vous ai fait donc ce grand circuit sur ce très curieux dispositif qui s'appelle la phobie, je l'ai fait au pas de course, j'ai peut-être été trop cursif pour certains d'entre vous, je ne sais pas, ou peut-être était-ce la bonne façon, je ne sais pas non plus, mais enfin, je crois que ce sont en tout cas des façons d'aborder cette symptomatologie, il n'y a pas que celles-là, il y en a sûrement d'autres, mais enfin je crois que ce sont des façons qui peuvent avoir des effets. Alors maintenant, j'apprécierai vos remarques et vos questions...

### Question inaudible

Ch. Melman – Le problème de Freud, c'est qu'il a dû être à lui-même son propre père, en tant qu'inventeur, c'est-à-dire qu'il ne pouvait pas, il a essayé de se trouver lui-même des pères, et il a même essayé aussi de se trouver des pairs, et chaque fois qu'il essayait de se trouver des pairs, les gens se mettaient à le traiter comme un père, c'est-à-dire à le haïr et à souhaiter sa mort, et puis à se plaindre de son autoritarisme. Le problème de Freud, c'est que lorsqu'on est en quelque sorte le découvreur aussi original qu'il l'a été, car son inconscient, l'inconscient Freudien, c'est pour ça que Lacan l'appelle comme ça, cet inconscient est né avec lui, Freud, et donc le problème de Freud, c'est qu'il voyait bien que les pères qu'il essayait de se trouver, ils ne tenaient pas le coup : Breuer, ses profs, voire ceux qui avaient écrit sur l'inconscient, von Hartmann, tout ça, n'était pas sérieux, ça ne tenait pas, et donc, il était son propre père. Être son propre père, c'est évidemment une réalisation incestueuse et se trouver sur l'Acropole, c'est-à-dire au sommet de la ville qui est elle-même au sommet – étymologiquement, c'est ce que cela veut dire – était bien la meilleure circonstance capable de figurer ce qui fut son destin, c'est-à-dire qu'effectivement, il a fait ce qu'il est interdit de faire, il a fait ce qui ordinairement se paie, dans le mythe, du prix de la vue, du sacrifice de la vision, et il a donc franchi à sa façon un interdit, et son trouble de (117) mémoire peut être la réintroduction à ce moment-là de, d'un espace d'ombre dans ce qui était par trop étincelant de lumière, ça faisait trop quand même. Alors, je veux croire que votre référence au trou de mémoire sur l'Acropole est tout à fait pertinente puisqu'il évoque parfaitement ce qui aurait pu être après tout aussi une phobie, une phobie de la grimpe, d'atteindre les sommets. Il en avait une autre, nous le savons, c'est peut-être pour ça qu'il n'a pas eu celle-là, mais en tout cas, ça s'est payé d'un petit trouble de mémoire, c'est-à-dire d'un symptôme mineur.

X – Il était accompagné de son frère.

Ch. Melman – Oui. D'ailleurs dans ses voyages aussi, n'est-ce pas, en train, et en particulier, il faut bien le dire, ses voyages en Italie, il le dit lui-même dans *La Science des Rêves*, pourquoi ce voyage en Italien... *genitalien* en Allemand, c'est comme ça que se qualifient les parties génitales, il le dit, il ne se l'attribue pas à lui, mais il ne se l'attribue pas vraiment parce qu'il ne tenait pas à faire de l'exhibitionnisme dans *La Science des Rêves*. Il a ce rêve où il se présente lui-même son bassin, n'est-ce pas, autopsié, son bassin comme ça présenté en public à tout le monde, et il sentait bien en écrivant cette *Science des Rêves* qu'il ne pouvait pas faire dénudation plus complète vraiment, et je crois que c'est par un légitime souci de réserve et de pudeur qu'il a glissé un certain nombre de ses propres rêves en leur donnant une attribution diverse, mais je vous assure qu'on repère très facilement dans *La Science des Rêves* quels sont les rêves de Freud, même quand il dit : « Une personne pas trop mal, qui s'intéressait à mes théories sur le rêve m'a fourni le rêve suivant, » n'est-ce pas, et... voilà, et vous voyez tout de suite par la continuité de la problématique que c'est le sien, parce que sa problématique, il faisait des rêves pour comprendre ce que c'était que l'inconscient, c'est-à-dire qu'il faisait des rêves qui étaient particulièrement vectorisés, il faisait vraiment des rêves pour Freud en train de chercher à comprendre les rêves, alors c'est donc des rêves organisés par une tension spéciale, et par une richesse toujours très spéciale. Est-ce que vous avez d'autres remarques ?

N. Grégoire – Comment le savoir ?

Ch. Melman – C'est pourquoi il serait justement intéressant de voir si la cure nous permet de distinguer ce qui serait une sorte de phobie originelle, telle que Lacan la situe d'ailleurs comme étant une espèce d'étape n'est-ce pas, prénévrotique, une étape qui précède le choix de la névrose, donc il serait (118) intéressant de savoir si chez l'adulte...

N. Grégoire – Je voudrais vous poser, une question sur cette notion de phobie non névrotique. Vous ne parlez pas là de la potentialité phobique chez tout un chacun, ni des phobies communes chez l'enfant, la notion d'une phobie non névrotique chez un adulte, ça m'intrigue...

Ch. Melman – Mais oui. Effectivement, nous rencontrons ce type de phobie-là, pré-névrotique, ou s'il s'agit... ou bien si cette distinction ne tient pas, mais on aurait envie de dire que, si le refoulement est effectué, fût-ce d'ailleurs celui du Nom-du-Père, si c'est un refoulement, c'est une névrose, ce n'est plus une phobie, donc, s'il y a phobie, on aurait envie de dire qu'il y a pas eu refoulement, que c'est un refoulement qui tient pas. Il arrive n'est-ce pas que certains s'interrogent sur les rapports de la phobie et de la psychose, et c'est sans doute justement lié à cette particularité : si la relation au grand Autre n'est pas marquée par le refoulement, il y a évidemment du même coup, une certaine proximité avec la psychose, bien que ce ne soit pas psychotique, et c'est donc là encore une difficulté supplémentaire puisqu'il y a à dire pourquoi ce n'est pas psychotique. Si la phobie était liée à un refoulement, il n'y aurait pas de raison pour que cet honorable analyste soit allé s'exhiber avec son patient dans la rue, ou sa patiente d'ailleurs, j'en sais rien, il n'y aurait pas eu de raison, ça aurait même paru tout à fait contraire à la déontologie analytique, alors que personne ne pense que c'est contraire à la déontologie analytique à partir du moment où c'est un phobique. Si c'était un refoulement il aurait fait comme tout le monde, il aurait attendu que ce refoulement soit levé, pourquoi pouvait-il avoir là le sentiment qu'il s'agissait d'autre chose ?

N. Grégoire – Il manquait de patience peut-être...

Ch. Melman – Peut-être... Ce que je vous rapporte, ce n'est pas vous enseigner une espèce de nouvelle nosographie ; je souhaite surtout que ça vous serve éventuellement à réfléchir vous-même sur ces questions, que ce genre de problèmes vous réveille un petit peu, car nos théories et nos concepts ont plutôt tendance à provoquer le sommeil : on ne s'étonne plus de rien ; il faut s'étonner devant la phobie, ça doit être matière à étonnement, c'est étonnant, et ça n'est pas de cure aisée. Il y a à réfléchir à ce problème de la cure, donc ce que j'essaie éventuellement devant vous, c'est de faire que vous disiez : mais oui, il y a là quelque chose qui va pas de soi et on ne peut pas **(119)** indéfiniment se servir d'une observation canonique pour se dire la question est close.

X – Question à propos d'un « temps infini », la phobie des ascenseurs.

Ch. Melman – Oui, tout à fait, ce que j'aurais envie de dire, d'ailleurs, vous m'y aidez par votre remarque, si l'espace n'avait pas cette particularité chez le phobique, j'aurais envie de dire que pour lui, le temps paraît comme arrêté. Le phobique, c'est, bizarrement, quelqu'un qui ne vieillit pas ; c'est étrange, il garde une espèce de jeunesse ; ce sont des gens, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, ce sont des gens très intelligents, parce que justement... ils ne sont pas embarrassés... ils souffrent de ne pas être embarrassés par la castration ; c'est ce dont ils souffrent, ils souffrent d'être allégés de cet embarras, mais par exemple, pour la question du temps, ça fait un peu un temps immobile, c'est-à-dire comme si justement il n'y avait pas de trajectoire vers ce point, c'est-à-dire comme s'ils étaient immortels, n'est-ce pas, et curieusement, ces gens qui sont si fragiles et si exposés à rencontrer ce qui est capable de les plonger dans l'angoisse, sont aussi des gens qui dans d'autres domaines – je vais vous dire quelque chose qui va à peine vous surprendre – sont des casse-cou dans d'autres domaines, comme si le prix à payer là faisait que dans les autres, ils se sentaient invulnérables, et qu'ils prenaient des risques. Parmi les casse-cou, j'espère qu'il y en a ici, eh bien, il y a volontiers des phobiques, c'est-à-dire des gens qui sur un point, sont coincés et disons, font d'ailleurs des extravagances, ce qui fait dire à des gens normalement constitués ; mais enfin quelle témérité ! quelle audace ! C'est littéralement parce que devant ces choses-là, ils se sentent immortels, ils ne risquent rien, il ne peut rien leur arriver. J'ai connu des gens comme ça. Alors la phobie des ascenseurs, c'est évidemment, outre que le trou est présentifié de belle façon, et également le fait que ça peut être la chute ou la montée, on est là dans le truc à l'infini et l'on n'est jamais certain que ça voudra bien s'arrêter, si jamais ça vous emportait... c'est vraiment l'idée, le phobique, il y a aussi la phobie des transports en commun, voilà une chose aussi banale. C'est vraiment l'idée qu'on ne peut pas se confier à l'autre, s'il y a quelque chose qui manifestement dans l'inconscient présentifie admirablement le grand Autre, c'est les transports en commun, c'est le fait que le grand Autre, il prend en charge une flopée de gens qui sont là serrés, entassés, et qu'il balade tout au long d'une existence. Alors le transport en commun, c'est une merveilleuse présentification de cette affaire, et le phobique c'est celui qui n'en **(120)** veut pas, car il se doute bien que s'il monte là-dedans, il peut arriver les pires choses, ce qui est vrai.

Bon, écoutez, je vois à votre réserve que...

